

Recherches sociographiques



Robert-Lionel SÉGUIN, *L'équipement aratoire et horticole du Québec ancien, XVIIe et XIXe siècle*

Christian Dessureault

Volume 32, Number 2, 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056612ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056612ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dessureault, C. (1991). Review of [Robert-Lionel SÉGUIN, *L'équipement aratoire et horticole du Québec ancien, XVIIe et XIXe siècle*]. *Recherches sociographiques*, 32(2), 259–260. <https://doi.org/10.7202/056612ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Robert-Lionel SÉGUIN, *L'équipement aratoire et horticole du Québec ancien, XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles*, Montréal, Guérin Littérature, 1989, (2 vols) lix + 970 + 2 p. («Culture populaire».)

L'équipement aratoire et horticole du Québec ancien constitue en quelque sorte une partie de l'héritage de celui qu'on peut, à juste titre, considérer comme le père de l'ethnologie québécoise. Robert-Lionel Séguin fut non seulement un précurseur dans plusieurs champs de recherche, mais aussi un grand vulgarisateur de connaissances auprès d'un large public, car il savait toujours utiliser un langage à la fois simple et savoureux.

Cet ouvrage posthume, auquel l'auteur travaillait depuis de nombreuses années, présente une vaste synthèse de ses recherches sur l'outillage et les techniques agricoles prémachinistes au Québec. Plusieurs avaient déjà été publiées sous forme d'articles ou de livres dont certains étaient malheureusement devenus difficilement disponibles.

La nouvelle publication comprend six chapitres de longueur inégale selon l'abondance des sources accessibles et l'importance relative des questions. Séguin consacre ainsi une douzaine de pages seulement (chap. 1), émaillées de plusieurs citations, à l'agriculture amérindienne, tant à la main-d'œuvre, aux techniques et aux outils qu'aux influences réciproques entre les autochtones et les colons français. Ce chapitre, construit à partir de données glanées ici et là dans divers récits de voyageurs européens ou de relations de missionnaires, ne satisfera ni l'anthropologue, ni l'historien soucieux de mieux connaître ces aspects de la vie matérielle des premières populations en Amérique du Nord. Ses considérations sur la simplicité de leurs techniques et l'archaïsme de leurs outils lui servent surtout à souligner le degré de perfectionnement des immigrants qui apportent avec eux non seulement les solides traditions agricoles de leurs ancêtres mais aussi les instruments « dernier cri » du XVII^e siècle.

Le chapitre suivant traite de la force de travail dans l'agriculture paysanne en Nouvelle-France: modalités de recrutement de la main-d'œuvre extérieure, emplois agricoles saisonniers et division des tâches selon le sexe. En raison de la multitude de sources, l'auteur insiste surtout sur les particularités de l'embauche des engagés en France aux XVII^e et XVIII^e siècles, ne s'intéressant pas vraiment à saisir l'évolution historique du pendant québécois. À cet égard, notons son interprétation paternaliste des rapports entre les engagés et leurs employeurs, entre les esclaves et leurs maîtres:

Chez l'habitant, l'engagé devient pratiquement membre de la famille. (P. 30.)

L'esclave, tant noir que panis, va pareillement contribuer à la mise en valeur de la terre laurentienne. Précisons que cette présence est plutôt rare chez l'habitant qui considère d'ailleurs l'esclave comme un domestique, voire comme un membre de la famille. (P. 35.)

Au troisième chapitre, Séguin aborde le cycle des travaux agricoles et décrit de façon détaillée les différents aspects de la production, de l'abattage des arbres jusqu'à la conservation des grains. Il compare alors les techniques de la colonie du Saint-Laurent à celle de la métropole afin de montrer la rationalité des adaptations et des transformations. Par ailleurs, il présente des données sur les rendements et sur l'évolution de certains coûts. Malheureusement, l'ethnologue étant avare de précisions méthodologiques, les chercheurs pourront difficilement en profiter.

Suit un chapitre sur la fabrication, l'acquisition et la transmission de l'outillage aratoire. L'auteur y souligne particulièrement l'ingéniosité et l'habileté des artisans à reproduire

localement, avec les matériaux d'ici, les outils rares et trop coûteux, manufacturés à l'extérieur, en Grande-Bretagne et aux États-Unis. À partir d'actes notariés divers, l'étude des modalités d'acquisition et de transmission fournit plusieurs informations savantes, mais, contrairement à ce qu'affirme l'auteur, l'outillage agricole ne constitue pas «l'un des principaux actifs du patrimoine familial», du moins jusqu'à l'introduction du machinisme dans l'agriculture.

Puis, Séguin essaie de montrer toutes les facettes de la vie quotidienne où l'outil agricole a sa place tant du point de vue symbolique que matériel. Plutôt touffu et disparate, ce cinquième chapitre va des relevés statistiques sur l'utilisation et le prix des outils à la représentation de l'outillage dans les domaines folklorique, juridique et religieux.

Le dernier chapitre sur l'instrument aratoire et le cycle agricole constitue à lui seul comme l'un des deux tomes de l'ouvrage de synthèse. Les figures y occupent une place considérable et viennent merveilleusement compléter les descriptions des outils utilisés à chaque étape, du défrichement au vannage. Deux autres sections portent sur l'usage de la force motrice de l'eau et du vent, et sur l'outillage d'activités connexes à l'agriculture.

Ces pages, témoins de l'œuvre d'un spécialiste passionné, foisonnent d'exemples, de citations et de références à une documentation variée et abondante dont une masse d'actes notariés et de pièces judiciaires. Cette mine de renseignements lui ont permis de retracer et de décrire, souvent avec beaucoup de précision, les techniques et les outils des paysans de la Nouvelle-France. Les historiens de l'agriculture ont trop souvent négligé cette connaissance érudite qui est essentielle pour saisir le fonctionnement et l'évolution de l'activité. Toutefois, le livre n'est pas exempt de défauts. Les nombreux recoupements et les fréquentes redites finissent par agacer. L'auteur va jusqu'à répéter deux fois la même citation du baron de La Hontan. (P. 49 et 66.) Il ne porte pas beaucoup d'attention aux aspects méthodologiques de la recherche, n'ayant en aucun temps précisé comment il a repéré et sélectionné ses sources. Enfin, l'absence de problématique constitue certainement la principale lacune de ce livre.

Christian DESSUREAULT

Département d'histoire,
Université de Montréal.

Roberto PERIN, *Rome in Canada: The Vatican and Canadian Affairs in the Late Victorian Age*, Toronto, University of Toronto Press, 1990, 299 p.

Avec l'ouvrage de Roberto Perin, *Rome in Canada*, l'histoire religieuse canadienne s'enrichit d'une synthèse qui marque l'aboutissement pour l'auteur de plusieurs années de recherche. Il analyse l'attitude du Vatican, cette «autre métropole canadienne», par rapport à la mosaïque complexe et divisée qu'est le catholicisme au pays. Avec justesse il met en perspective ses différentes composantes qui reposent sur la langue, l'origine ethnique et les disparités provinciales. Il souligne que les choix de Rome s'articulent autour de considérations politiques tenant compte beaucoup plus du contexte général de l'Empire